

La vieillesse est inéluctable. C'est malheureusement notre lot à tous. Mais nous ne sommes pas égaux face à cette décrépitude du corps humain. Il y a ceux qui vieillissent bien et il y a ceux qui vieillissent mal. Il y a ceux qui perdent la mémoire et ne reconnaissent plus leurs proches à l'instar des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer. Et puis, il y a ceux qui conservent leurs facultés mentales. Dans ce dernier cas, on peut distinguer ceux qui ont conservé leurs aptitudes physiques de ceux qui se retrouvent impotents. Ce sont peut-être ces derniers qui sont les plus à plaindre car qu'y a-t-il de plus terrible quand l'esprit est toujours lucide et que le corps ne suit pas ? C'est cette situation qui m'a inspiré ce texte, avec en plus la nostalgie de l'enfance perdue.

Une fille de rêve

Les rêves sont des poèmes écrits par le subconscient¹.
Stephen King

La première fois que j'ai rêvé d'elle, je m'en souviens, j'avais tout juste quinze ans. J'étais alors en classe de troisième, ce qui constitue pour moi un repère chronologique.

Je n'avais pas bien dormi la veille à cause de la chaleur. C'est la raison pour laquelle je suis monté me coucher vers vingt-deux heures. Habituellement, je n'allais pas me coucher avant minuit ou une heure du matin. Donc cette nuit-là, je m'étais couché plus tôt et je ne tardais pas à sombrer dans le sommeil.

Ma conscience me laissa éveillé un quart d'heure pendant lequel je fis le point sur les événements marquants de la journée puis, sans crier gare, elle m'abandonna entre les bras de Morphée.

Le rêve ne se produisit pas tout de suite. Il y eut d'abord des bribes incohérentes dont je n'ai gardé qu'un souvenir très vague à mon réveil. C'est alors qu'un félin géant me poursuivait et s'appêtait à me rattraper – et il y serait parvenu car dans ce genre de scène onirique le fuyard a beau redoubler d'effort pour courir, il n'avance pas –, qu'elle m'est apparue. Du coup, le félin s'est volatilisé et le décor a changé. Le cauchemar a cédé la place au plus beau des rêves.

Dieu, que cette fille était belle !

Elle avait le même âge que moi. Dès que je la vis, je fus séduit par sa beauté et sa fraîcheur. Sa blondeur me faisait penser à un ange de Botticelli. Elle rayonnait d'une beauté surnaturelle et son charme avait conquis mon âme. J'étais attiré par elle comme de la limaille de fer est attirée par un aimant. Elle était tout simplement irrésistible et l'adolescent que j'étais fut incapable de lui résister.

Je ne me souviens plus comment elle s'appelait, ni même si elle m'avait révélé son nom ou son prénom. Pour simplifier, et en référence à une des héroïnes d'un excellent film de Peter Weir, je l'appellerai Miranda¹. Elle avait la même blondeur, le même maintien et le même sourire. Un sourire angélique...

Encore aujourd'hui, après toutes ces années, je me souviens du timbre de sa voix, une voix douce et cristalline, une voix envoûtante qui avait achevé de me conquérir.

J'ignore combien de fois, je l'ai revue. Je n'ai jamais compté. Mais je pense l'avoir accompagné dans mes escapades nocturnes une trentaine de fois chaque année. Quelquefois, je la voyais plusieurs jours de suite et ensuite, il s'écoulait une longue période avant sa prochaine visite. Mais chaque fois qu'elle venait me rejoindre, c'était le même émerveillement. À ses côtés, le temps semblait ralentir et la vie s'écouler paisiblement, dans la joie et l'euphorie. Les minutes de sommeil se transformaient en heures de bonheur et de délices.

¹ La citation de Stephen King est tirée de la nouvelle intitulée « Le rêve d'Harvey » parue dans *Juste avant le crépuscule*, éditions Albin Michel, Paris, 2010, p. 111.

¹ Il s'agit d'Anne-Louise Lambert, la blonde actrice de *Picnic at Hanging Rock* de Peter Weir, film produit en 1975 et tiré du roman éponyme de Joan Lindsay, publié en 1967 et traduit chez Flammarion en 1977.

Pendant une décennie, elle a continué à illuminer mes nuits. Alors que mes cheveux commençaient à grisonner, elle est toujours restée la même. Le temps n'a eu aucune emprise sur sa beauté. Elle était une pierre précieuse enchâssée dans un écrin d'éternité...

À vingt-six ans, je fis la connaissance de Marianne, une jolie franco-américaine que je rencontrai chez un ami que nous avions en commun. Je fus séduit par sa grâce dès notre première rencontre. Je ne saurais dire si c'est sa voix ou ses magnifiques yeux bleus qui m'attirèrent, mais une chose est sûre, ce fut le coup de foudre. Six mois plus tard, nous étions mariés pour le meilleur et pour le pire.

Pendant les vingt ans que dura notre union, je ne revis Miranda qu'à trois occasions. La première fois se produisit le jour de mes trente ans. Elle était toujours aussi désirable dans sa robe blanche et nous passâmes un après-midi de rêve, tous deux allongés dans l'herbe d'une clairière, bercés par le bruit que produisait l'écoulement de l'eau d'un petit ruisseau. J'ignorais alors qu'il s'agissait de l'écoulement du temps.

Je la revis ensuite pour mes quarante ans. Comme cela faisait dix ans qu'elle n'était plus venue me visiter, je l'avais un peu oubliée. Aussi me surprit-elle lorsqu'au milieu de la nuit, elle s'immisça dans mon sommeil. Ce fut sans doute le plus merveilleux rêve que j'avais vécu jusqu'alors. Les mots me manquent pour décrire l'état de félicité dans lequel je me trouvais. En sa compagnie, tout était magique. Les problèmes de santé qui commençaient à ternir mon existence s'étaient envolés et je recouvrais une seconde jeunesse. Toujours aussi fraîche, elle ne remarqua pas mon embonpoint, ni les autres atteintes du temps. C'était toujours la même jeune fille que j'avais connue vingt-cinq ans auparavant.

Notre troisième rencontre se produisit la veille de la disparition de ma femme. Marianne souffrait depuis deux ans d'un cancer qui la rongait de l'intérieur et la faisait mourir à petit feu.

Comme tous les autres jours de cette funeste semaine, j'avais veillé ma femme durant toute la nuit, de temps en temps secondé par des proches. La veille de sa mort, alors que je m'étais assoupi dans un fauteuil, vaincu par la fatigue, Miranda m'apparut pendant un court instant qui, dans l'univers onirique, s'en trouva décuplé. Toute de blanche vêtue, on eût dit un fantôme ou une apparition angélique. Quand elle s'étendit à mes côtés, une grande sensation de paix m'enveloppa et tous mes problèmes s'étaient éloignés. Sa présence était comme un baume qui absorbait toutes mes peines et mes angoisses. Grâce à elle, je reprenais goût à la vie et sa chaleur me redonnait des forces pour surmonter l'adversité.

La mort de mon épouse fut une épreuve douloureuse, mais chaque nuit, la présence de Miranda m'aidait à cicatiser cette blessure de l'âme. Maintenant que j'approche à mon tour de l'issue fatale, je lui en suis profondément reconnaissant. Sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenu.

Ses visites nocturnes étaient un réel réconfort et m'aidaient à tenir le coup. La disparition de ma femme m'avait douloureusement affecté et j'avais besoin de quelqu'un à qui me confier pour meubler le vide causé par son absence.

Certains penseront peut-être que j'ai l'esprit dérangé et que j'ai imaginé tout cela, que sa présence n'était que le fruit de mon imagination. À ceux-là, je répondrais qu'à mes yeux, Miranda était bien plus réelle que certaines personnes de mon entourage qui se comportent à mon égard comme des ombres sans épaisseur.

Miranda était bien réelle, je l'atteste. Combien de fois me suis-je blotti dans ses bras ? Combien de fois ai-je senti son cœur palpiter contre ma poitrine ? Et la douceur de ses cheveux que je prenais un malin plaisir à caresser, sans parler de la douceur de sa peau ? Et son parfum qui m'enivrait ? Et la chaleur de son corps ? Et sa douce voix qui me susurrant des paroles réconfortantes ? Et bien d'autres bienfaits qu'elle me procurait ? Sans parler de nos relations plus intimes...

Non ! Je n'ai pas inventé tout cela. Miranda était bien réelle, aussi réelle que vous et moi.

Ses visites devinrent de plus en plus fréquentes au fil des ans. Après la disparition de ma femme, elle était présente tous les soirs, puis ses visites s'estompèrent, mais je la voyais régulièrement deux ou trois fois par semaine. Elle maintint ce rythme jusqu'à mon soixantième anniversaire.

Ensuite, je la perdus de vue subitement. J'eus beau l'appeler et me conditionner pour la faire apparaître, rien n'y fit.

La rencontre d'Alicia a sans doute été la cause de cette séparation. Car bien que Miranda m'accompagnât dans ma vie nocturne, le reste de la journée me laissait seul. Et l'âge avançant, j'avais besoin d'une présence permanente à mes côtés.

C'est un ami commun, ce brave Benoît, qui m'avait présenté Alicia, une jolie femme d'une quarantaine d'années qui avait encore de beaux restes. Mais surtout, elle était divorcée d'un mari alcoolique et voulait refaire sa vie avec un être paisible et bien élevé. J'étais le candidat idéal...

Notre première rencontre fut décisive. Je lui sortis le grand jeu, en faisant toutefois bien attention à ne pas trop en faire, et le temps d'un repas, je l'avais impressionné. Trois mois plus tard, nous étions mariés.

Alicia ne remplacerait jamais ma défunte Marianne, mais elle avait d'autres qualités qui me plaisaient. Elle était bonne ménagère et cuisinait à la perfection. Sur le plan sexuel, elle valait douze ou treize sur vingt, mais cela me suffisait ; d'ailleurs, moi-même je n'assurais plus comme à vingt ans...

Alicia était donc la femme qu'il me fallait pour me tenir compagnie toute la journée. Comme elle avait souffert avec son précédent mari, elle était prête à me passer tous mes caprices – en réalité, j'en avais peu – et elle s'efforçait de me rendre service en toute circonstance. Bref, c'était la femme idéale pour un sexagénaire.

Pendant les douze années que je passais en sa compagnie, je n'ai revu Miranda qu'une seule fois. C'était la veille d'un accident cardio-vasculaire. J'avais alors soixante-neuf ans. Elle était toujours aussi délicieuse avec ce physique juvénile qui m'avait séduit par le passé et qui continuait à m'émerveiller.

Les petits soins que me prodiguait ma merveilleuse épouse me l'avaient fait oublier. Mais cette nuit-là, je la revis par je ne sais quel mystère.

Vêtue de blanc, elle m'appela par mon prénom et s'avança vers moi, les bras tendus prête à m'accueillir. De mon côté, je me lançai dans sa direction d'un pas alerte et je me sentais léger comme si je flottais dans l'air. Finie ma sciatique qui m'obligeait de déambuler avec une canne...

— Miranda !

Je l'avais appelé dans mon sommeil, sans me douter que mon cri avait réveillé ma femme. Celle-ci m'envoya un coup de coude dans les côtes comme elle le faisait chaque fois que je ronflais. Du coup, le rêve s'estompa et je perdis le fil ténu qui me liait à mon amie d'enfance. J'eus beau essayé de rétablir la liaison onirique, rien n'y fit. Épuisé, je finis par m'endormir d'un sommeil sans rêve.

Le lendemain, j'étais hospitalisé en urgence pour un grave problème cardiaque.

Quand je revins à moi, je compris pourquoi Miranda s'était manifestée la veille. Elle avait voulu m'avertir du danger. Elle tenait donc encore à moi.

Après toutes ces années, elle ne m'avait pas oublié. Du coup, je ressentis un profond malaise et un sentiment de culpabilité. Pourquoi l'avais-je délaissée tout ce temps ? Pourquoi l'avais-je dédaignée ? Pas une seule fois, je n'avais fait l'effort de la rejoindre. Mon confort matériel et ma nouvelle situation conjugale m'avaient éloigné d'elle. Je l'avais tout simplement bannie de mon existence. C'était injuste. Pourquoi l'avoir écartée, alors qu'elle m'avait tant apporté ?

« C'est la vie ! » auraient répondu les partisans du pragmatisme. Il faut se faire une raison. Le temps est un grand maître qui règle bien des choses². Avec le temps, on occulte des pans de son passé. Il faut aller de l'avant et ne pas revenir sur ses amours passées. Autant de devises qui ne me satisfaisaient guère.

Maintenant que j'étais tiré d'affaire, que j'avais frôlé la mort, je repensais à la douce Miranda qui avait illuminé ma jeunesse et je regrettais de ne pas lui avoir accordé plus d'attention. Et je regrettais surtout le temps perdu, ce temps qui ne revient jamais...

Ma convalescence dura un mois. De retour auprès de ma femme, ma vie reprit son cours. Tout rentra dans l'ordre, mis à part le régime sans sel et sans matières grasses que ma femme se faisait un malin plaisir de me concocter. Assurément, Alicia était un fin cordon-bleu...

Cette routine dura trois nouvelles années, jusqu'au jour où Alicia donna les premiers signes de démence.

² Pierre Corneille, *Sertorius*, II, 4.

Ce jour-là, elle avait préparé une dinde rôtie qu'elle laissa trop cuire au point de mettre le feu à la maison. À grand-peine, je réussis à éteindre les flammes et à placer ma femme en lieu sûr, à l'extérieur. Puis j'ouvris les volets et m'échinai à ventiler la maison. La fumée était épaisse et la puanteur mit plusieurs heures à s'en aller. Mais fort heureusement, il n'y avait eu que des dégâts matériels.

Par contre, en retrouvant ma femme, je constatai que quelque chose n'allait pas. J'en fus persuadé quand, voulant la serrer contre moi pour la rassurer et la cajoler, elle me griffa le visage et poussa des cris inhumains. J'eus beau essayé de la maîtriser, elle se débattait comme un beau diable – drôle d'expression, comme si le diable pouvait être beau – et continuait à me frapper. Sa force semblait décuplée et de la bave suintait à la commissure de ses lèvres. En la voyant dans cet état, j'eus terriblement peur et je ne savais plus quoi faire. Fort heureusement, un voisin qui avait entendu ses cris était accouru. À deux, nous réussîmes à la maîtriser.

Le médecin lui donna un calmant. Un quart d'heure plus tard, elle fut conduite à l'hôpital où les spécialistes diagnostiquèrent une crise de démence. J'appris plus tard que son cas était désespéré et qu'il n'y avait plus aucun espoir qu'elle retrouve sa santé mentale.

Ma femme était condamnée à passer le reste de sa vie dans une clinique psychiatrique. C'était la pire des prisons... celle du mental.

Le soir même, quand je me suis retrouvé à nouveau seul dans cette grande maison, Miranda m'est apparue. Je venais à peine de m'endormir qu'elle était là, toujours aussi jeune et jolie. Je ne sais si c'est elle qui est venue à moi ou si c'est moi qui l'ai fait venir. Peu importe, du reste... L'essentiel, c'est qu'elle était là.

Elle était là au moment où j'en avais le plus besoin.

Nous passâmes une nuit enchantée. À ses côtés, j'oubliai mon chagrin. Elle était là en chair et en os. Ma main palpa sa poitrine pour m'assurer que son cœur palpitait et que je ne rêvais pas. Elle était bien réelle et une fois de plus, elle apaisa ma douleur et me redonna goût à la vie.

Pendant un mois, je la revis presque tous les soirs. Ensemble, nous passions de bons moments, nos deux corps enlacés dans une étreinte amoureuse. J'éprouvais parfois de la gêne de la serrer ainsi dans mes bras car je réalisais que j'étais un septuagénaire amoureux d'une adolescente. J'étais un valétudinaire qui aimait une jouvencelle. Bien sûr, elle était consentante, mais ça ne me dédouanait pas pour autant. Je me faisais l'impression d'être un horrible pédophile qui abusait d'une enfant innocente.

J'étais vieux physiquement et pourtant quand j'étais avec elle, j'avais l'impression d'être à nouveau jeune. J'étais en colère à cause de cette inadéquation entre le corps et l'esprit. Mon corps était celui d'un vieil homme, mais mon esprit était encore jeune ou du moins, il conservait sa lucidité. Pour le coup, j'enviais les malades mentaux ou les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer car elles, au moins, ne se rendent pas compte de ce drame.

Notre idylle dura un mois, puis ses visites s'espacèrent.

Ma femme mourut six mois plus tard d'une rupture d'anévrisme. Cela valait mieux pour elle car pendant ces six mois, je n'ai cessé de penser à l'enfer qu'était devenue son existence. Je lui rendais visite une fois par semaine, mais chacune de ces visites était un supplice. Cela me faisait mal au cœur de voir qu'elle ne me reconnaissait pas et que je ne pouvais rien faire pour lui venir en aide. Et puis, il y avait la dégradation de son état mental. Au fil du temps, elle devenait de plus en plus agressive, même avec le personnel, et il fallait l'attacher et la bourrer de tranquillisants. Ce n'était plus une vie.

Aussi, j'accueillis la nouvelle de sa mort avec un sentiment de soulagement. Pour elle, évidemment...

Désormais, elle était libérée de sa prison mentale.

Les années qui suivirent s'écoulèrent paisiblement. Je m'étais installé dans une maison de retraite car je ne voulais pas finir ma vie dans la solitude. J'étais entouré de personnes âgées avec lesquelles je jouais au bridge et au poker. Miranda venait me rendre visite de temps en temps.

Le jour de mon quatre-vingtième anniversaire, j'eus droit à une visite plus longue. Je la rencontrai au bord d'une rivière – je réalisai en cet instant que cette rivière était la rivière du temps. Elle était toujours aussi resplendissante, toujours aussi jeune, figée pour l'éternité dans ses quinze printemps.

Nous passâmes une journée délicieuse. En sa compagnie, je me sentais léger, débarrassé des soucis du grand âge. Nous marchions au bord de l'eau, main dans la main, humant les senteurs printanières et écoutant le babil des oiseaux. C'était absolument féérique. Je n'oublierais jamais cette journée.

Quand le moment de nous quitter fut venu, Miranda se tourna vers moi et me fixa de ses magnifiques yeux bleus. Une larme prit naissance à la commissure de sa paupière gauche et s'écoula lentement le long de sa joue pour s'écraser dans le flot temporel.

Je savais ce que cela signifiait. Elle n'avait pas besoin d'ouvrir la bouche. Ce regard et cette larme me parlaient plus que toute parole superflue.

Le lendemain, je commençais à ressentir une douleur intense dans la cage thoracique. Le médecin diagnostiqua un œdème pulmonaire. Je savais que je n'en avais plus pour longtemps. Mais je n'avais pas peur de la mort car je savais que de l'autre côté de la rivière, il y avait une jeune fille de quinze ans qui m'attendait. Et je n'avais qu'une seule hâte ; c'était de la rejoindre.

C'est ainsi qu'arrivé au terme de ma vie, je m'apprête à faire le grand saut. Je ne veux pas qu'on me regrette. Je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé et j'implore le pardon de toutes les personnes à qui j'ai fait du tort. Je regrette sincèrement d'avoir commis quelques erreurs, mais je suis fier aussi d'avoir aidé ceux qui avaient besoin de moi chaque fois que je l'ai pu. Je regrette de ne pas avoir fait plus pour le bien de l'humanité. Mais le peu que j'ai fait, je l'ai fait en toute sincérité.

Je dicte ces dernières paroles avant de sombrer dans le coma. Je remets mon âme entre les mains de Dieu. Il ne me reste plus qu'à attendre que le rideau tombe et que ma bien-aimée vienne me chercher.

Et elle ne saurait tarder.

Déjà, ma vision se voile. Des ombres se mêlent à la lumière. J'entrevois un immense tunnel avec une lumière apaisante tout au fond. J'entends de douces mélodies, des voix familières, et parmi elles, je reconnais une voix.

Sa voix...

— Miranda !

Ce fut la dernière parole d'Al Zeimer. Le vieillard mourut âgé de quatre-vingts printemps, un sourire aux lèvres.

Au même moment, en un autre lieu, une adolescente de quinze ans, se réveilla en sursaut. Elle avait rêvé que son grand-père venait de décéder. Tremblante de peur, elle resta assise dans son lit jusqu'à ce que son père vienne la serrer dans ses bras et la rassurer.

— C'est fini, ma fille. Tu as fait un horrible cauchemar. Rendors-toi !

Le père de la jeune fille resta encore quelques instants auprès d'elle, puis il la remit au lit, la borda et remonta la couverture jusqu'à sa blonde chevelure.

Et Miranda se replongea dans un sommeil sans rêve...